



HAL
open science

De la résonance à la transformation du monde

Renaud Hétier, François Prouteau, Nathanaël Wallenhorst

► **To cite this version:**

Renaud Hétier, François Prouteau, Nathanaël Wallenhorst. De la résonance à la transformation du monde. Réseaux: communication, technologie, société, 2022, 235 (5), pp.169-191. 10.3917/res.235.0169 . halshs-04251553

HAL Id: halshs-04251553

<https://shs.hal.science/halshs-04251553v1>

Submitted on 26 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Hétier, R., Prouteau, F., Wallenhorst, N., De la résonance à la transformation du monde, *Réseaux*, n°235, 2022, p. 169-191. <https://doi.org/10.3917/res.235.0169>

DE LA RÉSONANCE À LA TRANSFORMATION DU MONDE

Renaud HÉTIER

François PROUTEAU

Nathanaël WALLENHORST

La voie ouverte par Hartmut Rosa, qui réactualise la tradition de la théorie critique en mobilisant la pensée de Charles Taylor, est particulièrement stimulante pour différentes disciplines à l'heure actuelle, de la sociologie aux sciences de l'éducation, en passant par la philosophie sociale. En développant des concepts à la fois précis et englobants, comme ceux d'« accélération » et de « résonance », Rosa permet de nommer, d'identifier et de conceptualiser « quelque chose de l'air du temps », dont chacun (ou presque) peut se saisir dans sa propre expérience et en comprendre la signification. Il en va de même pour les concepts de « monde », de « relation au monde » qu'il développe dans ses travaux.

C'est sur ces concepts que nous nous arrêterons dans un premier temps, (1) pour discuter la question de la *relation au monde* à partir de laquelle prend forme le concept de *résonance*, à la fois comme horizon « apaisé » de la pratique humaine et alternative à l'aliénation. (2) La question se pose toutefois de savoir si la résonance peut être la solution à l'aliénation provoquée par l'accélération (du temps social), comme le suggère Rosa. À partir de là apparaissent une série de questions relatives à cette relation entre résonance et aliénation, notamment celle de savoir si le concept d'accélération peut rendre compte de toutes les formes d'aliénation, si la quasi « naturalisation » de l'aliénation n'empêche pas de saisir les enjeux sociaux et politiques en arrière-plan des relations au monde, et si la dimension existentielle de la résonance ne fait pas obstacle à la prise en compte de ces mêmes enjeux. (3) Ces questions sont décisives lorsqu'on aborde la question de la *transformation* en vue d'accroître et de restaurer les expériences de la résonance – selon une politique de « désaliénation » qui suppose une action réelle – et donc aussi de penser les conditions de la lutte pour favoriser les conditions de la résonance. (4) Après avoir évoqué la critique des sphères économiques et politiques à l'aune du concept de résonance, nous discuterons finalement la question de

l'*éducation* dont Rosa fait un des leviers majeurs de l'action pour favoriser la résonance, en discutant ses possibles et ses limites.

RELATION AU MONDE, ACCELERATION ET RESONANCE DANS LA MODERNITE

Sujet et monde

On doit à Hartmut Rosa deux concepts, l'accélération et la résonance, pour penser la relation au monde. Contre la tendance moderne à l'abstraction, Rosa la pense comme une attitude concrète consistant à entrer en dialogue avec le monde. Le sociologue dit l'avoir perçue très tôt dans son expérience, dans sa Forêt-Noire natale, puis durant ses études à Fribourg, mais surtout, par la suite, à Londres, quand il rencontre Charles Taylor qui lui offre les outils philosophiques pour la penser et la conceptualiser. En effet, l'auteur des *Sources du moi* a développé une histoire de l'individu qui permet de penser la construction du moi et la formation de l'identité moderne (Taylor, 1989). C'est dans cette ligne de pensée que Rosa découvre que la réponse au point de départ de ses travaux, articulés autour de la question de savoir « comment nous sommes devenus ce que nous sommes ? », dépend de ce par quoi le soi se laisse toucher et émouvoir, et donc qu'elle doit au lien qu'il entretient avec le monde. Car c'est toujours son rapport avec le monde qui définit le soi – et non pas, comme le pensaient les prémodernes, son appartenance à la société ou la fonction qu'il exerce (prince, soldat, paysan...) –, dans l'expérience du monde qui est la sienne (Rosa et Van Reeth, 2018).

Rosa décrit une telle approche, qu'on pourrait qualifier de phénoménologique, au début de son ouvrage *Résonance* (Rosa 2018 [2016]) : « Je voudrais simplement interroger à froid, en sociologue, les conditions sociales qui rendent la vie d'Anna bonne et celle de Hannah malheureuse [NB : il s'agit de deux positions idéale-typiques d'expérience du monde diamétralement opposées, décrites par Rosa], car il me semble peu probable que les gènes ou les hormones suffisent à expliquer cette différence » (Rosa 2018 [2016], p. 13). Pour Rosa il s'agit de développer « une sociologie fine de la relation au monde » qui soit en mesure « d'identifier ce qui distingue l'attitude au monde de nos jumeaux [NB : Anna et Hannah] jusque dans leur corps – lorsqu'ils respirent et rient, marchent et parlent, dorment et dansent » (Rosa 2018 [2016], p. 21).

Impossible donc de penser le sujet sans le monde, sans la relation entre l'un et l'autre. Sans doute est-ce la raison pour laquelle Rosa prend beaucoup de précautions à définir le sujet et le monde, car il tient à ne pas les séparer, leur relation est constitutive de ce qu'ils sont. Il craint toute dichotomie qui sépare le sujet et le monde, tout dualisme qui voudrait que chacun d'eux soit donné et existe indépendamment de l'autre. À rebours de cette division, Rosa identifie, selon une démarche phénoménologique proche de celle de Merleau-Ponty, deux propriétés essentielles et invariables qui caractérisent tous les sujets. « Premièrement, ils sont ces entités qui font des expériences ou – si l'on admet que les expériences sont toujours intersubjectives – chez lesquelles des expériences se manifestent ; deuxièmement, ils constituent le lieu où une énergie psychique se matérialise sous forme de motivation, c'est-à-dire où des impulsions à agir deviennent effectives. [...] Le monde, pour sa part, peut se définir comme *tout ce qui vient* (ou peut venir) à notre rencontre » (Rosa 2018 [2016], p. 44). Rosa établit donc un lien fondamental entre la présence du monde et l'expérience subjective, un principe premier au départ de relations de résonance possibles.

La définition que donne Rosa du *monde* est la suivante : « Le monde, pour sa part, peut se définir comme *tout ce qui vient* (ou *peut venir*) à notre rencontre ; il apparaît comme l'horizon indépassable au sein duquel des choses peuvent se produire et des objets être découverts ou, au sens où l'entend Blumenberg, comme une "métaphore de la totalité des expériences possibles". Mais cette *totalité* s'avère en même temps être autre chose, et davantage, que la somme de toutes ses parties : le monde est ce qui est toujours préalablement donné à chaque conscience » (Rosa 2018 [2016], p. 44-45). Un peu plus loin, il continue d'explicitier sa définition du monde : « Par conséquent, lorsque je parlerai dans ce livre, sans plus de précision de *monde* ou de *relation au monde*, il sera toujours question à la fois du monde subjectif, objectif et social » (Rosa 2018 [2016], p. 47). Rosa mentionne également l'importance de considérer le sujet comme faisant partie intégrante du monde. Le monde est ici différent de « la société » ou des espaces sociaux que nous pouvons espérer transformer – mais sa définition du monde intègre le monde social dont on peut supposer qu'il s'agit de ce qu'on appelle généralement « la société » ou les espaces sociaux. Il apparaît moins comme étant « transformable » qu'un espace où s'exprime une parole à écouter. Comment penser, à partir de la sociologie de la relation au monde de Rosa et la visée proposée d'écoute et de réponse en dehors de l'instrumentalisation et de la destruction, une transformation sociale vers davantage de justice, de richesse de la vie, et de pérennité ?

Accélération et aliénation

Dans la modernité, qu'est-ce qui caractérise cette relation entre sujet et monde, et comment la définir ? Rosa souligne qu'à travers le progrès technique, la modernité promettait de nous affranchir de toutes les contraintes liées au manque de temps, de transformer cette denrée rare qu'est le temps en une ressource abondante. « Accélération » est le mot qui traduit cette quête de vitesse, pour gagner toujours plus de temps (Rosa 2010 [2005]). Au fil des siècles, les avancées technoscientifiques ont répondu matériellement à ce projet, sans jamais l'assouvir toutefois. Aller toujours plus vite pour s'émanciper du temps, telle est la logique de l'accélération qui a touché tous les domaines de l'activité, notamment par le développement du traitement de l'information et la révolution numérique. Gains de temps et de productivité, accroissement des échanges et des moyens de communication... nous sommes passés de plus en plus vite d'une chose à une autre, d'un monde à un autre. Tout est devenu fugitif, évanescent, inconsistant. La réalité s'est liquéfiée, le monde s'est mis à glisser entre nos mains. La « société liquide » (Baumann) est le théâtre des jeux d'individus consommateurs plongés dans des marchés où la frénésie des gains est de mise – gain de temps et gain d'argent. « Évidemment, pour l'économie capitaliste, que nous le voulions ou non, l'équation selon laquelle « le temps c'est de l'argent » se vérifie partout (Rosa 2010 [2005], p. 382). Tout est soumis à la pression du temps, dans une course insatiable devenue de plus en plus folle.

Un des intérêts de la théorie de l'accélération élaborée par Rosa réside dans la complexité de ses dynamiques techniques et économiques qui donnent l'impression que nous avons affaire à une caractéristique inéluctable du temps présent. L'accélération est le cœur des sociétés contemporaines nourrie par le système capitaliste. Il ne s'agit pas là de se soumettre à un impératif de croissance en provenance des actionnaires de multinationales. Les dynamiques d'accélération technique et économiques ont embarquées avec elles notre façon proprement humaine d'être au monde. Le paradigme de l'accélération permet de comprendre les caractéristiques culturelles et historiques de l'humain de la modernité tardive. L'accélération en est devenue un principe anthropologique.

Le sentiment de manque de temps est perçu comme une expérience d'aliénation au sens où l'on ne parvient plus à être soi-même. Plus rien n'est présent, car rien n'est au présent. Tout est emporté dans la fuite du temps. Tout s'échappe et nous échappe. Le sujet, les autres, le monde sont les objets d'un

zapping permanent, de relations fugitives, de machines hyperpuissantes. Messages numérisés et objets virtuels sur des écrans se font les relais de « notre époque extrêmement riche en événements éphémères et très pauvre en expériences collectives porteuses de sens » d'autant plus que dans « la brume de l'histoire accélérée », les événements passés « ne sont plus reliés au présent, encore moins à notre présence au monde » (Rosa 2010 [2005], p. 387).

La théorie critique – reconnaissance et résonance

Dix ans après la publication d'*Accélération*, Rosa publie *Résonance*, ouvrage qui va connaître un succès plus grand encore. Ses premiers mots exposent « la thèse centrale de ce livre, énoncée sous sa forme la plus courte » : « Si le problème est l'accélération, alors la résonance est peut-être la solution » (Rosa, 2018, p. 7), une forme d'antidote. C'est l'hypothèse que poursuit le sociologue. Certes, la modernité peut être étudiée comme histoire d'une « catastrophe de résonance ». On peut cependant inverser la tendance et réfléchir à toutes les sphères de résonance qui permettent d'étendre l'accès au monde et sortir ainsi de l'aliénation. La résonance pourrait-elle être une réponse au désir d'émancipation promis par la modernité ?

En conséquence, Rosa ne cesse de travailler la question du lien et des réseaux, et donc aussi de la manière dont les sujets entrent en interaction les uns avec les autres, et avec le monde. La rencontre de l'autre dans la perception des signaux qu'il envoie et dans l'écho que le sujet lui adresse en retour n'est-elle pas un facteur de transformation, et comme telle la forme élémentaire de la résonance ? Celle-ci serait-elle l'expérience première de tout humain qui, au commencement de sa vie, fait l'expérience d'une telle rencontre, et ceci bien avant qu'il ne soit capable de parler ?

Rosa devient le penseur de la résonance en cherchant à comprendre ce que l'humain est devenu dans la modernité, et en s'appuyant pour cela sur les travaux antérieurs de la Théorie critique. Car il se peut bien que la modernité tardive ait écrasé cette expérience humaine première et fondatrice de la résonance. Sous l'influence d'Axel Honneth, Rosa s'inscrit dans la lignée des théoriciens critiques de l'École de Francfort qui fut initiée entre les deux guerres mondiales pour conduire une analyse de la modernité à partir de l'actualité brûlante de sa rechute dans la barbarie ? La première génération de théoriciens critiques (Horkheimer, Adorno, ...) s'est saisie de la question en considérant la montée du nazisme et l'horreur de la Shoah comme des

révélateurs de la modernité, et en soulignant l'importance de la conflictualité en politique. Le chef de file de la seconde génération, Jürgen Habermas, est parti du dialogue plutôt que de la lutte, pour étudier les modalités de pacification de l'espace public. Pour la troisième génération dont le leader est Honneth, c'est au contraire à partir de la lutte qu'il faut penser les motivations de la théorie critique. Mais, selon lui, cette lutte n'est pas à penser d'abord en termes de revendications matérielles ou financières, mais en termes de sentiments d'injustice et d'expérience du non-respect, de ne pas être reconnu comme être humain.

D'une certaine manière, pour Rosa la résonance est une façon de se confronter à la théorie de Honneth tout en se démarquant de ce dernier en ouvrant de nouvelles dimensions de la relation du sujet avec le monde. Les travaux de Honneth sont ainsi, pour lui, un point de départ important car la reconnaissance est un passage obligé dont tout humain a besoin pour exister. Mais Rosa n'en reste pas à l'étude des relations intersubjectives dans lesquelles est retenue la relation de reconnaissance. En effet, celle-ci ne se joue qu'entre des sujets, alors que la relation de résonance prend place également entre un sujet et un objet (la nature, la musique et d'autres choses encore). Les dimensions de la résonance sont donc plus nombreuses que celles de la reconnaissance. Rosa explore notamment les axes verticaux de la résonance : « Quelque chose est là, quelque chose est présent : telle est (...) la forme fondamentale de toute relation au monde. C'est la forme originelle de toute perception et de toute conscience, à partir desquelles se constituent et de distinguent le sujet et l'objet, les êtres humains, les choses et les actions. C'est la forme première de l'existence » (Rosa 2018 [2016], p. 295).

Rosa déploie une théorie de la résonance dans toutes ses dimensions pour remédier à l'aliénation. Mais s'attaquer aux symptômes suffit-il si, en même temps, ce qui est la cause de l'aliénation ne fait pas l'objet d'une critique ? Cette cause, on l'a vu en étudiant l'accélération, est la frénésie généralisée du gain de temps et d'argent générée par le capitalisme. À partir de là se pose la question de savoir si Rosa peut conduire une telle critique de la modernité sans l'accompagner d'une critique du système capitaliste ?

LA RESONANCE ET SON ALIENATION DANS L'ECONOMIE CAPITALISTE

La théorie de la relation au monde

Rosa distingue l'expérience du monde du positionnement dans le monde. L'*expérience* du monde est caractérisée par la réponse ou le silence du monde alors que le *positionnement* du monde est la façon dont chacun se positionne activement par rapport au monde – et cela quelle que soit son expérience du monde : stratégie de domination du monde par l'extension de son accès au monde ou, au contraire, développement d'interactions créatrices où le sujet se nourrit des relations. À l'articulation de ces deux composantes, Rosa considère que la « réussite ou l'échec de la vie dépend donc à la fois de l'ensemble des rapports socio-culturels (au monde) et de la façon dont s'y ajustent des dispositions individuelles » (Rosa, 2018, p. 22).

Avec la résonance, il ne s'agit pas pour Rosa de se contenter de développer un nouveau concept mais bel et bien d'élaborer une théorie de la relation au monde amenant de profondes ruptures paradigmatiques: le monde « parle » et il est possible de se mettre à son écoute. Une vie digne d'être vécue ne réside pas dans l'accumulation des ressources mais dans cette écoute et ce dialogue. Rosa écrit ainsi – c'est là le point fort indéniable de *Résonance* : « Aussi multiples, complexes et diverses soient-elles, ces voies [de dépassement de la crise de la modernité] passent obligatoirement par une rupture avec la visée d'accroissement constitutive de la modernité » (Rosa 2018 [2016], p. 53). Le lien peut être fait ici entre un arrière-plan socio-économico-politique (la maîtrise et la surenchère capitalistes, dans la recherche de l'accroissement) et la perte de résonance.

Les exemples que Rosa donne de la résonance (l'émotion devant la neige qui tombe, avec le chat qui ronronne) donnent la mesure de deux valeurs essentielles. Celle de la *gratuité*, car il ne s'agit pas d'expériences qu'on achète, qu'on fabrique ou qu'on contrôle, mais d'événements qui arrivent de façon difficilement prévisible, difficilement maîtrisables). Celle de l'*indisponibilité* : si la chose est complètement disponible, si elle est « à ma main », elle n'est pas une source de résonance car elle n'est pas quelque chose du monde qui se manifeste de façon spontanée. En revanche, si elle est complètement indisponible, je ne peux pas y avoir accès, je passe à côté de l'expérience. Il y a résonance dans une rencontre providentielle qui fait que « je suis là » quand il se passe quelque chose que je n'ai pas programmé, pas ordonné et qui me touche.

Rosa structure sa proposition en « axes de résonance ». Des axes horizontaux caractérisent des relations humaines de proximité ou d'égalité : celles vécues

au sein de la famille, celles vécues dans l'amitié, celles investies dans une démocratie avec les autres citoyens. Des axes diagonaux caractérisent les relations d'objet : relations aux objets, donc, mais aussi relation au travail, à l'étude (au sein de l'école), dans le sport ou la consommation. Des axes verticaux ont comme on peut s'y attendre une dimension transcendante : il s'agit de la religion, de la nature, de l'art, ou encore de l'histoire.

C'est bien un renouvellement de la théorie sociale qu'ambitionne Rosa : « S'il est donc vrai que les formes d'existence humaine peuvent se déduire des types de relation au monde qui leur correspondent, et s'il est exact que ces relations au monde s'instaurent par le biais de *relations de résonance* et de *sensibilités à la résonance* dont la formation (ou l'empêchement) obéit elle-même à une organisation sociale, alors une *critique des rapports de résonance* s'impose comme la forme la plus élémentaire et en même temps la plus complète de critique de la société » (p. 48). Un peu plus loin Rosa écrit ainsi : « seules les relations résonantes permettent l'émergence d'une subjectivité et d'une sociabilité » (49). Cette affirmation n'est-elle pas contredite par l'ampleur de relations autres que résonantes dans le monde contemporain ?

La résonance comme apaisement de la pratique

Certes, la résonance n'est pas qu'un renouvellement théorique de notre relation au monde, elle propose également un horizon suscitant du désir. La résonance est mobilisatrice, elle évoque des représentations positives du devenir de l'aventure humaine. De fait, pour Rosa l'aventure humaine ne peut pas se contenter de la modernité qui est « désaccordée » (Rosa, 2018, p. 511). Un des apports de *Résonance* est de montrer qu'« une autre façon d'être au monde, une autre forme de relation au monde est possible » (*ibid.*). L'ouvrage *Résonance* dessine les contours d'un « ailleurs » pétri de bon sens où l'aventure humaine puisse se vivre en dehors de la destruction. Cette visée utopique est un des plus vifs enjeux de la pensée contemporaine. En ce sens, l'ouvrage de Rosa est appelé à irriguer notre recherche d'outils au service de la transformation sociale.

Mais ici également nous voyons poindre cette même question : quelles pourraient être les conditions socio-économico-politiques d'une résonance « retrouvée » ? En questionnant la théorie de la résonance du point de vue d'une éducation politique, il ne s'agit pas de critiquer un objectif secondaire de *Résonance* mais de mettre à jour un angle mort qui ne pouvait apparaître

dans la théorie élaborée par Rosa, dont l'œuvre première est de construire, avec la relation au monde, une perspective philosophique et sociologique.

On peut évoquer une transformation majeure de la temporalité humaine. Certes, le temps ne cesse jamais de passer, certes, il ne se produit jamais exactement deux fois la même chose. Mais, en régime d'accélération, le changement est double : d'abord, en termes de vitesse (avec des changements majeurs intra-générationnels, ce qui fait qu'une génération ne peut plus transmettre à la suivante des repères pour s'adapter à la temporalité telle qu'elle évolue), ensuite, qualitativement. Il est clair qu'en s'accélération, le temps social confronte de plus en plus les individus à une sorte de nouveauté radicale, où le présent semble débordé par le futur, ce qui a une conséquence majeure : non seulement la transmission de repères est mise à mal, mais le processus de transmission tend lui-même à s'inverser. Tout en accélérant, les individus ont le sentiment d'être en retard sur l'évolution globale de la société et ce sont plutôt les jeunes générations qui semblent être comme des poissons dans l'eau dans une telle temporalité. Cela peut se comprendre : entre le temps des enfants, vécu intensément, dans la présence et le temps (qui fut) celui des adultes, articulant en principe un présent éclairé par le passé et préparant l'avenir, se manifeste une sorte de temps d'adolescence, marqué par l'hyper-mobilité, quand ce n'est pas par la fuite en avant (pour fuir la conscience du temps et la finitude).

Dans son avant-propos, Rosa donne les clés de compréhension de son ambitieux projet de renouvellement théorique. Il illustre différentes positions idéales typiques que nous reconnaissons volontiers comme des types possibles de relation au monde dans le temps présent. Six personnages sont convoqués de temps à autre dans son ouvrage. Ainsi : « Gustave incarne le principe de maximisation des ressources, Vincent, la figure de l'artiste (de sa vie) tourné vers les processus ; Anna illustre l'instauration d'axes de résonance intenses et durable et par là même l'expérience d'une vie heureuse, tandis que Hannah incarne une expérience aliénée du monde (et donc l'échec de la relation au monde). Adrian, enfin, symbolise la stratégie d'appropriation du monde par sa domination et par la multiplication de ses options, là où Dorian représente une stratégie d'appropriation du monde par assimilation mimétique » (Rosa, 2018, p. 22). Comme Rosa le mentionne, nous voyons une affinité entre Vincent, Anna et Dorian, d'une part, dont la vie est marquée par la résonance ; et entre Gustave, Hannah et Adrian, d'autre part pour qui le monde est plus silencieux. Mais la question principale à laquelle *Résonance* n'apporte pas de réponse : comment permettre à Gustave, Hannah et Adrian... de se rapprocher de Vincent, Anna et Dorian ? Plus encore : comment permettre cette bascule

des sociétés contemporaines vers des sociétés résonantes – plus justes et plus humaines ?

Rosa a conscience des limites de son entreprise, comme il l'exprime dans les premières lignes de sa conclusion : « il n'est pas facile d'indiquer comment transformer la relation élémentaire au monde d'une société. Il n'existe pas de modèle prêt à l'emploi : toute philosophie, toute sociologie parvient ici à ses limites » (Rosa, 2018, p. 511). Cela nous oblige à reprendre notre problème de départ : le problème indéniable de l'accélération est-il la source majeure de l'aliénation et la résonance est-elle la solution ultime de cette aliénation ? Une des difficultés que peut rencontrer tout théoricien est le fétichisme du concept totalisant, dont l'unicité a quelque chose de fascinant dans sa propension à « tout expliquer ». Aussi faut-il sans doute considérer que nous avons à faire à plus d'une modalité d'aliénation et qu'il faudrait penser en conséquence différentes aliénations plus ou moins interdépendantes, d'ordre politique, économique, sociétal et psychique.

Le système démocratique, indépendamment de l'accélération, est en crise, en tant qu'il ne permet pas de développer les espaces d'écoute et de réponse – et donc de résonance – au niveau où une société avancée peut les attendre et au niveau où l'évolution du monde (vers la catastrophe) l'exige. Le système économique, lourdement impliqué dans l'impuissance politique prédominante, produit sa propre exclusion sociale, appauvrit la diversité des expériences, et détruit celle de la nature comme il altère la vie elle-même. Le temps social, pour de multiples raisons (perte de la foi en un autre temps que celui de la vie sur Terre, accélération des transports et de la communication, multiplication des loisirs addictifs, etc.) dépossède l'individu de sa disponibilité et du « vide » dont il pourrait avoir besoin (Hétier, 2021). La dynamique psychique, qui n'est jamais indépendante du temps culturel et social (Fromm, 2021 [1941], p. 19), est elle-même happée par une aspiration croissante à la jouissance (Lebrun, 2016 [2009] ; 2020 ; Melman, 2002 ; 2019 [2009]) qui conduit à l'intensification des expériences et à leur démultiplication - sans doute comme « compensations » à l'appauvrissement vécu (Hétier, 2021).

Tous ces paramètres peuvent être des obstacles à la résonance. Mais ils ne relèvent pas seulement de l'accélération, et *leur solution ne peut être donnée par un surcroît de résonance*. On pourrait même craindre le contraire : que la recherche de la résonance relève d'un nouveau romantisme, aveugle aux conditions socio-économiques qui en déterminent la pertinence et l'effectivité. De fait, le bonheur de la résonance pourrait s'avérer être un « bénéfice

secondaire » de la résolution de problèmes socio-politiques indépendants. Pouvons-nous encore la critiquer. Qu'en est-il de la résonance dans des sociétés traditionnelles, ou dans les temps anciens de nos sociétés occidentales ? N'a-t-elle pas un rapport direct avec un rapport de proximité (avec les autres, avec une culture, avec la nature) et de disponibilité authentique (prendre son temps avec les autres, intérioriser une culture purement symbolique, et pas seulement utilitaire, établir un lien de communication et de contemplation avec les forces de la nature) ?

La modernité tardive semble, en réalité, de plus en plus hermétique aux rapports de résonance, jusqu'à rendre impossible leur advenue. Le fonctionnement efficace de nos sociétés technicisées et économicisées ne permet-il pas à une minorité de faire prévaloir (et de créer le besoin, dans le mimétisme et la consommation) une aspiration à la jouissance qui est tout à fait hétérogène à la résonance (et, qui plus est, détruit les conditions de celle-ci) ? Dans cet enchaînement de relations muettes et réifiées au monde, le syphon du néolibéralisme économique vend de quoi « combler » les sujets sociaux, les rendant par là-même indisponibles à un mode de relation au monde résonnant. Et si jamais un peu de vide se fait qui laisserait sa chance à la résonance, alors « la panique nous saisit à l'idée que ce silence pourrait durer. Alors seulement nous ressentons dans toute son ampleur l'aliénation existentielle inhérente aux rapports au monde de la modernité tardive » (Rosa, 2018, p. 219)

Quant aux exclus que le système capitaliste mondialisé a fait passer de la pauvreté à la misère (Rahnema, 2003), ils ont précisément perdu, dans l'opération, une partie de leur rapport de résonance au monde. Ne doivent-ils pas d'abord être soutenus dans la reconquête d'une dignité matérielle (se nourrir, se soigner, accéder à l'éducation, etc.) et dans le développement de leurs capacités (Sen) ? Autrement dit, dans ces différentes configurations, l'obstacle n'est pas directement la difficulté d'accès à la résonance, mais à des conditions de vie – dont on sait qu'elles sont meurtries dans le cadre des sociétés capitalistes avancées et sous le coup des politiques néolibérales menées depuis plusieurs décennies. Une lutte sociale, politique, économique serait alors nécessaire avant de pouvoir prétendre remédier à l'accélération par la résonance.

RESONANCE ET TRANSFORMATION SOCIALE

Comme on l'a vu, après avoir écrit *Accélération* posant les bases du problème structurel auxquelles sont confrontés nos sociétés contemporaines, Rosa propose avec *Résonance* une visée de dépassement et de solution à la stabilisation dynamique de nos sociétés. Il refuse toutefois de tomber dans le piège d'un schématisme (et d'une nostalgie) qui ferait de la modernité le seul tombeau de la résonance, perdue dans la maîtrise technique. En fait, la modernité cherche elle aussi la résonance, elle « rêve », écrit-il, rêve d'une relation au monde qui soit de part en part résonante, d'une relation dans laquelle le corps et la psyché, l'esprit et la nature, l'histoire individuelle et collective, l'individu et la société dépassent leurs clivages, entrent en correspondance et instaurent des relations responsives » (Rosa, 2018, p. 413). Cette orientation reste puissante dans l'espace culturel même qui induit de l'aliénation, dans les « tendances réifiantes de la modernité d'accroissement » (*ibid.*). Il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais de « paradis de la résonance », une société où tout serait résonance. La résonance est un phénomène qui s'inscrit toujours sur fond d'aliénation, de réification ou tout simplement de mutité. On ne peut faire de la résonance une économie. Ce n'est pas non plus une visée absolue, il s'agit de rester libre, on peut refuser de résonner dans une situation particulière (Rosa, 2018, p. 513). La résonance se tient dans un « entre-deux » : elle ne peut être ordonnée, organisée, maîtrisée, il s'agit qu'elle ne soit pas non plus empêchée par une logique de réification et d'accroissement, qui veut croire possible une « mise à disposition » (Rosa, 2018, p. 499).

Ne manque-t-il pas encore une étape supplémentaire autour du (ou des) « comment » ? Comment permettre à chacun d'apprendre la résonance... et tout particulièrement lorsque certains ne le souhaitent aucunement ? Pouvons-nous, de façon intellectuellement honnête, espérer une bascule des sociétés contemporaines hors de l'aliénation capitaliste – alors même que les principales personnes au pouvoir ne désirent en rien dépasser le capitalisme rentier et spéculatif actuel ? La visée de vies bonnes, dignes d'être vécues n'appelle-t-elle pas la création d'outils de transformation sociale et politique ? Après avoir dessiné un horizon collectif porteur d'espérance, voici donc une nouvelle étape, plus délicate, consistant à transformer les situations sociales. La résonance est-elle vraiment un outil de la transformation sociale, ou est-ce l'endroit où elle achoppe ? Est-ce un outil pour penser, un outil pour penser l'action ou un outil pour accompagner l'action ?

Comme Rosa l'écrit, son approche tente de « saisir dans le concept de résonance l'*envers* de l'aliénation et de la réification, envers dont elle espère

montrer avec profit qu'il est une idée régulatrice et un ancrage du désir » (Rosa, 2018, p. 511). L'aliénation est le principal outil conceptuel mis en dialectique avec la résonance. Ainsi : « les catégories fondamentales de *résonance* et d'*aliénation* [sont] les deux grandes formes complémentaires de relation au monde » (Rosa, 2018, p. 49). C'est à partir de ces catégories que Rosa cherche à mieux comprendre les causes et les conséquences de la stratification sociale à l'intérieur de laquelle se maintiennent et se reproduisent les inégalités. On pourrait avec lui vouloir une égalité des chances dans la participation aux sphères de résonance que peuvent offrir la nature, l'art, la religion, l'école ou le travail, en sachant que dans tous les lieux, la résonance n'est jamais automatique, contrôlable et durable : « Son indisponibilité lui est constitutive » (Rosa, 2018, p. 519). Pour autant, on peut encourager ou aider à traverser les murs d'insensibilité d'un monde froid, à apprendre à se mettre dans une disposition favorable à entendre autrui et à lui répondre, à vivre dans un monde responsif.

Dans certains cas, c'est l'accès à ces espaces qui est rendu impossible par les conditions sociales d'existence. Rosa donne comme exemple la perte d'un emploi : elle « n'entraîne pas seulement un problème de ressources mais implique aussi bien la privation d'un axe central de résonance » (Rosa, 2018, p. 521). Car avec l'absence de travail disparaît une sphère de résonance « dans les rapports d'interaction sociale comme dans notre relation matérielle au monde » (p. 526). Même quand une survie matérielle et une protection sociale sont garanties au sein des États-providence, « la peur du chômage apparaît comme une peur de la perte du monde » (Rosa, 2018, p. 271). Cette peur s'appuie sur une réalité de fait comme l'indiquent de nombreux travaux de sociologie du chômage : destruction des liens sociaux ; repli de l'individu sur soi, isolement, apathie et enfermement dans sa propre vacuité (Demazière, 2006, p. 88-89). La critique des rapports de résonance doit accorder une importance majeure à toutes les expériences du monde où celui-ci apparaît d'emblée, non pas comme responsif, mais au contraire, comme mutique ou répulsif pour les personnes qui sont plongées dans des situations d'exploitation, de mépris social ou de xénophobie, qui souffrent par manque du nécessaire vital (faim, froid, etc.), ou encore qui vivent dans des contextes d'oppression ou de répression. Dans la modernité, la quête d'autonomie voulait accroître les possibilités d'une vie réussie ; en réalité, nous assistons à la destruction de ces possibilités. « Déterminés ou opprimés par autrui, nous ressemblons à une corde immobilisée et incapable de vibrer » (Rosa, 2018, p. 522) au fur et à mesure de l'expansion des sphères et des possibilités « de notre autodétermination individuelle et collective » promues par la « connaissance

scientifique, la maîtrise technique et la puissance économique » (Rosa, 2018, p. 523).

C'est pourquoi l'analyse de Rosa conduit à proposer, non pas d'abord à des transformations de telles ou telles pratiques sociales, mais à un *changement de paradigme* où le concept directeur est non pas le concept d'autonomie mais celui de résonance. C'est une manière pour le sociologue de « rester fidèle à l'exigence émancipatrice des Lumières et de la Théorie critique » (*ibid.*) en offrant « une issue au danger, si sombrement dépeint par Adorno et Horkheimer, de voir la quête d'autonomie moderne conduire finalement à la destruction des conditions de possibilités d'une vie réussie » (*ibid.*). Rosa propose d'accompagner ce changement de paradigme par des mesures concrètes pour développer cette sensibilité à la résonance, à la fois dans le champ politique et dans notre vie concrète. Il évoque par exemple la restriction de la logique concurrentielle et un revenu minimum garanti (financement par l'impôt sur la succession).

Mais l'ouvrage de Rosa sur la résonance reste très modeste sur le plan des propositions concrètes relatives à son analyse socio-culturelle comme sur le rapport entre pouvoir politique et résonance (Rosa, 2018, p. 521-523). Dans un monde social marqué par l'indifférence et la compétition, la culture de sphères de résonance est un véritable enjeu démocratique, où le nous-ensemble est entretenu à partir d'un rapport responsif voir conflictuel entre les individus et avec les gouvernants, selon « un processus continu de sensibilisation à la multiplicité des voix comprises au sens de perspectives, de modes d'existence et de relations au monde » (p. 248), à l'instar des récents mouvements convivialistes.

La résonance a une ambition tellement vaste qu'il est nécessaire d'imaginer une configuration pluridimensionnelle de sa mise en pratique, ce que Rosa ne réalise qu'en partie. Rosa écrit pourtant : « *Un autre type d'être-dans-le-monde est possible*, mais il ne pourra résulter que d'une révolution politique, économique et culturelle à la fois simultanée et concertée. Dégager la forme et la teneur de cet autre rapport au monde et sonder les voies de transformation qui peuvent y conduire, telle est l'ambition de ce livre » (Rosa, 2018, p. 38). Comment cette « révolution politique, économique et culturelle » peut-elle être animée et accompagnée ? Le terme de révolution ici, non défini, est particulièrement fort – on imagine toutefois à la lecture de l'ensemble de l'ouvrage qu'il ne s'agit en rien d'une insurrection avec une prise de pouvoir par le peuple mais davantage à un arrachement aux déterminismes économiques et à une libération créative.

La « révolution politique, économique et culturelle » à laquelle Rosa appelle n'est pourtant pas investie intellectuellement par lui. Et ceci, ni en amont, ni en aval. Or, si elle ne l'est pas en amont (sur les causes véritables), l'aliénation que l'auteur voit d'abord se déployer sous la forme de l'accélération ne peut pas être combattue efficacement. Certes, il ne propose pas naïvement la lenteur ou la décélération comme solution à l'accélération, mais il ne semble pas envisager la « révolution » qu'il évoque comme étant de nature radicalement différente de la résonance, où il s'agit de parler même si on n'est pas entendu, de lutter pour être entendu malgré tout, et de s'opposer à un système qui repose précisément sur la mise hors-jeu des voix qui s'opposent aux intérêts de ceux qui en profitent. On ne pourra pas toujours ignorer le problème que posent *ceux qui ne veulent rien entendre*, et dont le pouvoir exclut, appauvrit et détruit, et empêche la résonance pour les autres. Les plus dotés en diverses ressources savent en effet se ménager des espaces multiples de résonance, dans des conditions privilégiées. Même en admettant qu'une lutte politique, sociale et culturelle vienne à bout de ce qui empêche la résonance pour la plupart des individus, il restera, à se demander en aval jusqu'où l'on veut que conduise une « révolution résonante ». La résonance pourrait-elle être atteinte et pérennisée autant que possible, même si, bien sûr, elle ne peut jamais – Rosa insiste sur ce point – être ni garantie ni maîtrisée, sans une lutte concomitante contre toutes les formes d'aliénation examinées précédemment ? Sur ce point, le sociologue ne tire sans doute pas toutes les conséquences de son ambition. Favoriser la résonance, c'est s'engager dans une véritable révolution anthropologique - au-delà de la révolution politique, économique et sociétale qui renverserait les causes de l'aliénation qui ne se réduisent pas à l'accélération.

Rosa pointe la propension à l'accumulation (en régime capitaliste) comme aliénante. Aussi critique puisse-t-on être avec l'aliénation capitaliste, qui exclut (socialement et culturellement), appauvrit le rapport au monde et détruit la vie, la diversité, les ressources, les traditions, etc.), une aliénation totale et sans recul sur ce que les sujets jouent dans leur participation à ce système n'est guère envisageable. Un système aussi délétère soit-il ne peut tenir sans que les individus qui y participent n'y trouvent un certain intérêt. On peut évidemment prétendre qu'ils sont tous profondément aliénés, mais cela n'expliquerait pas la liberté de l'esprit critique qui dénonce cette aliénation. Le système capitaliste ne cesse de faire des promesses, et parfois de permettre d'atteindre des attentes : une certaine sécurité matérielle, une relative prévisibilité, une maîtrise des éléments, des objets, voire des expériences, et finalement, une

perspective de jouissance, avec ses accents d'immédiateté, d'illimitation et d'accessibilité.

À l'inverse, l'expérience de la résonance est « indisponible », imprévisible, impossible à produire/maîtriser, et finalement, sans doute impalpable et rare. On peut donc comprendre que nous optons collectivement pour la maîtrise, la sécurité et la jouissance, au détriment de la résonance. Il y a dans celle-ci un « abandon » (au monde, à la nature, aux autres, aux rituels culturels) qui suppose une acceptation de la « pauvreté » – celle de nos ancêtres, celles des peuples premiers –, pauvreté (rareté, vide, silence, manque, incertitude, insécurité), dans laquelle nous redoutons par-dessus tout de « retomber » (imaginons une vie sans électricité...). Une expérience faible en résonance parce que maîtrisée de bout en bout par un rapport de consommation, peut être quand même « satisfaisante » en tant qu'elle permet d'accéder à la jouissance de la maîtrise et de la saturation.

Mais ce n'est pas tout, ce marché « existentiel », un sens profond mais imprévisible de la vie échangé contre des activités creuses mais distrayantes, se retrouve aussi au niveau proprement politique. C'est-à-dire à ce niveau auquel il faudrait agir afin de lutter contre l'injustice, la pauvreté (y compris celle des expériences) et la destruction, pour établir les conditions d'une résonance vivante et pérenne. En effet, nous n'avons pas su innover radicalement par rapport à l'idéal démocratique du siècle des Lumières, et notamment avec la proposition de Rousseau de remplacer un gouvernement arbitraire par un gouvernement démocratique représentant le peuple en ayant force de loi. La *représentation* démocratique ne suffit manifestement plus, car elle est de moins en moins représentative et de moins en moins capable (et sans volonté) de s'opposer à un système économique qui exclut, appauvrit et détruit le peuple lui-même ; enfin, elle ne répond aucunement à l'exigence d'une participation (des mains, et pas seulement une voix), y compris dans la proximité, seule à même de changer radicalement l'état des choses – en pesant activement dans l'encadrement politique de l'économie tout en convertissant la passivité de la jouissance (consommation, loisirs) en engagement résonant.

Cet engagement est à la fois celui qui consiste à entretenir la démocratie comme un espace de questionnement et de réponse, mais aussi comme un espace où les expériences ne sont pas contraintes, comme l'a soutenu Dewey, et qui ouvre à des perspectives toujours renouvelées de critique, de création et de résonance. Le « marché » politique qui a prévalu jusqu'ici a fait prévaloir, au détriment d'une possible implication au quotidien dans tous les domaines, l'idée que le « pouvoir » (politique, expert, etc.) devait tout pouvoir et

pourvoir à tout – qui est une autre forme de « jouissance ». On peut dire enfin qu'avant qu'une politique soit favorable à la résonance (ne serait-ce qu'en ne l'empêchant pas), il faut non seulement qu'elle se saisisse des problèmes de l'exclusion, de l'appauvrissement et de la destruction, mais qu'elle soit elle-même une politique résonante, à savoir un espace où chacun puisse sentir la possibilité d'une réponse significative à sa propre expression et à sa propre participation. La démocratie devrait bien être, selon Rosa, « l'instrument central grâce auquel le monde des institutions publiques et les structures de la vie collective sont amenés à parler et à répondre » (Rosa 2018 [2016], p. 50).

La valorisation de la résonance, comme la critique de l'accélération qui l'a précédé, ont un caractère englobant : c'est *toute* la société, qui accélère, et c'est encore toute la société qui est en peine de résonner et qui « devrait » trouver ou retrouver des espaces de résonance. Il est sans doute nécessaire de distinguer les différentes coordonnées de ces phénomènes, au risque de mal les cerner et de ne pas pouvoir penser les solutions aux problèmes qu'ils soulèvent. On peut ainsi faire le constat, avec Rosa, que l'accélération du temps social est une forme nouvelle d'aliénation en tant qu'elle prive les individus d'une part de leur disponibilité. À ce seul niveau, ce n'est déjà pas simple car on sait depuis Marx que la prolétarianisation du travail prive les individus du sens de leur activité. Mais, en Occident, le temps de travail a beaucoup diminué et le travail tertiaire, qui sollicite beaucoup plus l'implication intellectuelle et subjective, est devenu prégnant, et, bien évidemment, le temps « libre » s'est accru. Ce sont donc des individus assez disponibles qui s'engagent dans une saturation de leur temps, y compris par la multiplication des loisirs. Ces individus sont des acteurs, des acteurs mieux dotés économiquement et sans doute plutôt « urbains ». On ne peut d'autre part occulter l'importance des inégalités sociales, qui ne cessent de croître depuis l'avènement du néolibéralisme.

UNE EDUCATION (POLITIQUE) À REFAIRE

Tout le monde n'a pas accès au travail et à des revenus permettant de vivre dignement, beaucoup ont tout juste de quoi vivre, et le temps des exclus est relégué à l'attente, l'angoisse et l'ennui. Avant que ça « accélère », il faudrait déjà, pour ceux, que ça « démarre ». Dans son roman *En finir avec Eddy Bellegueule*, Édouard Louis nous donne à voir une enfance erratique dans un monde resté sur les bords de la route (de l'autoroute ?), dont les vies sont longuement étirées et souvent « vacantes », loin de toute accélération. Enfin, le temps de l'accélération est à analyser du point de vue historique et

anthropologique. Il dépend fortement, en amont, de l'avènement d'un système capitaliste qui presse les forces de travail et technologiques et qui produit les moyens de dépasser les dispositions naturelles des humains (machines puissantes, outils de communication à distance, etc.). Certes, ce système n'est pas sans engendrer des résistances, comme ces « hommes lents » dont parle Vidal (2020). En aval, il est assez frappant de constater que cette accélération massive – en même temps que la modification des conditions d'habitabilité de la Terre pour l'ensemble du vivant – correspond à la mise en péril de la vie humaine en société. C'est une évidence : « la grande accélération » (population, production consommation, etc.) provoque l'Anthropocène. Du coup, l'interprétation de l'accélération ne peut être faite dans les seuls termes de l'aliénation et de la perte de résonance, un appauvrissement de celle-ci. Dans les conditions sociales dans lesquelles elle se produit, elle équivaut à la fois à une *exclusion*, à un *appauvrissement* et à une *destruction*. Quand bien même la résonance continuerait d'apparaître comme une finalité existentielle, elle ne peut être visée ou restaurée sans prendre simultanément en charge l'exclusion, l'appauvrissement et la destruction, qui sont à la fois des problèmes profondément aliénants et des empêchements majeurs à la résonance.

Lorsqu'on questionne le « comment » chez Rosa, à savoir les modalités de passage de nos sociétés qui se stabilisent de façon dynamique à travers l'accélération intrinsèque au capitalisme vers des sociétés de post-croissance caractérisées par l'écoute et la réponse résonantes, on ne cesse de tomber, au fil de la lecture de *Résonance*, sur des modalités éducatives. L'éducation apparaît en creux pour Rosa comme un moyen politique de choix : « En tant qu'elle dénote une faculté de sympathie et d'empathie, la résonance crée et signale une demande d'interaction et de coopération, et donc un capital social (la capacité à bâtir et à maintenir des relations résonantes rend sympathique et séduisant). Les *processus éducatifs* qui favorisent l'augmentation du capital culturel semblent fondamentalement tributaires de l'instauration effective de relations de résonance (entre les élèves et enseignants, entre ceux qui apprennent et ce qui est appris), puisque leur succès dépend directement de l'assimilation (interactive) de *fragments de monde* » (Rosa, 2018, p. 39 ; c'est l'auteur qui souligne).

Cependant, si l'on tient compte de ce qu'on a mis en évidence précédemment, et notamment les conditions politiques, économiques et sociales de l'aliénation, et donc de tout ce qui s'oppose à la résonance, on ne peut se contenter de faire de l'éducation un espace de résonance. Pourtant, malgré ces réserves, il n'y a sans doute que l'éducation qui puisse répondre au défi qui se

présente. En effet, il s'agit d'abord de penser et mettre en œuvre une véritable articulation entre différentes dimensions, et non pas de les viser les unes indépendamment des autres. Et il ne s'agit pas seulement de se constituer un capital social ou culturel. L'éducation est censée prendre en charge tout à la fois le soutien de la résonance à laquelle les enfants sont disponibles et la construction d'une expérience étayante. Rosa lui-même envisage l'enfance comme un âge de la vie favorable à la résonance : la proximité de l'enfant avec les choses, sa disponibilité sensible, son ouverture à l'autre, sa curiosité tous azimuts peuvent favoriser les expériences de résonance.

Mais tous les enfants ne sont pas sur pied d'égalité : tous ne vivent pas dans un milieu soutenant, riche, sollicitant, ouvert, favorisant l'exploration et les expériences. Selon la manière dont elle est enserrée dans le système scolaire, l'éducation peut en outre altérer la possibilité de la résonance. C'est, dans certains cas, l'éducation elle-même qui finit par être le pire obstacle à la résonance. Rousseau avait génialement montré que le mal social qu'il constatait à son époque ne réclamait pas seulement une nouvelle éducation, mais d'abord une éducation qui défasse l'éducation telle qu'elle se faisait et qui conduisait à ce mal. L'abstraction, le rationalisme, l'individualisme, l'utilitarisme, le verbalisme, la maîtrise que construit l'éducation ne favorisent pas la résonance. Pour encourager la résonance, il y aurait donc à la fois, en éducation, à favoriser pour tous des expériences du sensible, du contact, du partage, du soin, etc., tout en luttant simultanément contre... l'éducation elle-même, celle qui instrumentalise et réifie le rapport au monde et aux autres. Une éducation résonante (Tassin, 2020) serait en même temps une éducation critique, qui entende les enfants quand « ça ne leur parle plus ».

Une telle éducation ne peut être que démocratique, au sens où elle s'ouvre à des pratiques démocratiques : à la fois celles bien identifiées depuis la fondation de la pédagogie institutionnelle et, plus tardivement, de la pratique du débat en classe, de la dynamique de la parole et de l'écoute, mais aussi de la participation. Rien n'est simple en la matière : l'éducation suppose un cadre, des règles, des objectifs, dont il ne s'agit pas de discuter à chaque instant, au risque de la destruction de l'éducation – rendus à une totale « liberté » les enfants pourraient refuser tout effort d'apprentissage. Différentes expériences pédagogiques montrent que les enfants s'investissent d'autant plus qu'on leur permet de participer. Cela doit se faire dans un cadre dans lequel un certain nombre de décisions doivent pouvoir être prises et des actions conduites, dans lesquelles la voix des enfants compte. La dernière et la plus difficile question qu'on peut poser à une éducation démocratique est celle de ses limites. Que peut cette éducation politique eu égard aux enjeux fondamentaux de

l'injustice, de la pauvreté et de la destruction qui sont autant d'obstacles à la résonance ?

Conclusion

Après avoir posé le cadre conceptuel de notre réflexion, celui de la relation du sujet au monde, entre accélération et résonance, à partir de notre lecture de Rosa, nous avons problématisé deux éléments fondamentaux, économique et politique : la résonance et son aliénation dans l'économie capitaliste, puis la façon dont la résonance peut être un outil de transformation sociale. Ceci afin de discuter la question d'une éducation susceptible d'être un levier d'action pour favoriser la résonance.

En guise de synthèse de ce que peut soutenir une éducation, en tant qu'elle est susceptible d'articuler les différentes dimensions du problème, soulignons d'abord que rien n'aurait de sens si cette éducation n'était pas d'abord engagée dans la recherche de résonance, en même temps que dans le soutien des résonances auxquelles l'enfant est disponible : contact avec la nature, fréquentation intensive d'œuvres substantielles, engagement dans des relations affectives et sollicitantes. Ensuite, il s'agit de faire place à une critique de l'aliénation, ce qui doit s'entendre eu égard à l'enfance et à l'adolescence, c'est-à-dire d'abord en évoquant ce qui est « répondant » et ce qui ne l'est pas, mais aussi en opérant une critique de l'éducation elle-même. L'instrumentalisation néolibérale de l'école (Laval, 2004), qui justifie le rapport au savoir par l'utilité économique, devrait être débattue à l'école. Enfin, au-delà de l'enfance et de l'éducation, les obstacles plus généraux à la résonance devraient faire à la fois l'objet d'un travail critique et de pratiques démocratiques. Chacun de ces obstacles, les inégalités sociales, la pauvreté sensible et relationnelle de la modernité, et la destruction liée au capitalisme sont susceptibles d'être des objets de savoir, de discussion/débat et de pratique. Autrement dit, au-delà de la quête existentielle, la résonance pourrait être un véritable vecteur de savoir, de critique et de mobilisation politique, n'interdisant en rien l'entrée dans la lutte (Voirol, 2020).

REFERENCES

DEMAZIERE D. (2006), *Sociologie des chômeurs*, Paris, La Découverte, coll. « Repères ».

- FROMM É (2021 [1941]), *La peur de la liberté*, Paris, Les Belles lettres.
- HELGE PETERS C., SCHULZ P. (dir) (2017), *Resonanzen und Dissonanzen – Hartmut Rosas kritische Theorie in der Diskussion*, Bielefeld, Transcript.
- HÉTIER R. (2021), *L'humanité contre l'Anthropocène. Lutter contre les effondrements*, Paris, PUF.
- LAVAL, C. (2004), *L'école n'est pas une entreprise*, Paris, La Découverte.
- LEBRUN J.-P. (2016 [2009]), *Un monde sans limite*, Paris, Érès.
- LEBRUN J.-P. (2020), *Un immonde sans limite. 25 après Un monde sans limites*, Paris, Érès, coll. « Point hors ligne ».
- MELMAN C. (2019 [2009]), *La nouvelle économie psychique. La façon de penser et de jouir aujourd'hui*, Paris, Érès.
- MELMAN C. (2002), *L'homme sans gravité. Jouir à tout prix*, Paris, Denoël.
- RAHNEMA M. (2003), *Quand la misère chasse la pauvreté*, Paris, Actes Sud.
- ROSA H. (2010 [2005]), *Accélération. Une critique sociale du temps*, trad. D. Renault, Paris, La Découverte, coll. « Théorie critique ».
- ROSA H. (2018, [2016]). *Résonance. Une sociologie de la relation au monde*, trad. S. Zilbelfarb, Paris, La Découverte, coll. « Théorie critique ».
- TASSIN J. (2020), *Pour une écologie du sensible*, Paris, Odile Jacob.
- TAYLOR C. (1989), *Sources of the Self*, Harvard, Harvard University Press.
- VIDAL L. (2020), *Les hommes lents. Résister à la modernité, XVème-XXème siècles*. Paris, Flammarion.
- VOIROL O. (2020), « Aliénation et résonance. Notes sur la théorie critique de la modernité d'Hartmut Rosa », in *SociologieS* [En ligne], Grands résumés, *Résonance : une sociologie de la relation au monde*, mis en ligne le 28 février 2020, [En ligne] disponible à l'adresse : <http://journals.openedition.org/sociologies/13057> (consulté le 11/07/2022).